Séquences La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE

Trois heures avec Oliver

Maurice Elia

Numéro 155, novembre 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50274ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé) 1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Elia, M. (1991). Trois heures avec Oliver. Séquences, (155), 37-37.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

Trois heures avec Oliver

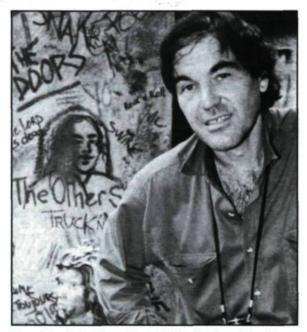
Ma mission se divisait en trois étapes: aller rencontrer Oliver Stone à l'hôtel Ritz-Carlton, faire avec lui une entrevue publique à la Place des Arts, m'occuper de sa conférence de presse au Méridien. En tout, trois heures. Mission qui m'effrayait un peu vu la réputation de Stone, son attitude avec les journalistes, son arrogance légendaire, sans oublier ses films, tous des coups de poings assenés au spectateur. Et s'il décidait de m'en décrocher un, comme ça, sans avertir, en plein public, pour une raison incongrue («Je n'aime pas votre question...» ou «Je ne crois pas que vous ayez bien traduit l'essence de ce que je voulais dire...»)? Après tout, lorsque Nixon avait envahi le Cambodge, n'avait-il pas avoué publiquement qu'il avait pensé: «Prenons un fusil et débarrassons-nous de lui... Je pourrais le faire moi-même... No problem...»?

Au Ritz, tout le monde l'attendait. Il était sorti faire un tour dans les rues de Montréal, peut-être à la recherche de pastilles pour la gorge parce que, disait-on, il couvait un rhume. On commençait à s'impatienter. Trois limousines attendaient à la porte, ainsi que tous les membres de sa suite, quelque dix personnes: son agente, son contact torontois, des assistants de tout acabit qui l'avaient accompagné de New York, prêts à intervenir s'il jugeait que cet éloignement de moins de vingt-quatre heures de la salle de montage de son *JFK* pouvait lui causer quelque traumatisme.

Finalement, le voilà. Je le reconnais à ses petits yeux perçants, à ses épaules carrées, à cette fausse modestie dans les mouvements. Présentations. «Juste le temps de prendre une douche...» Mais il est déjà sept heures moins le quart et on nous informe par téléphone que la Salle Jean-Duceppe de la Place des Arts est déjà pleine. Nous n'y arriverons qu'une demi-heure plus tard.

Dans la limousine qu'on a spécialement assignée à tous les deux pour que je lui parle des questions que je lui ai préparées, Oliver Stone est rêveur: il regarde la ville, me demande si elle a vraiment changé (il y était venu tourner **Seizure**, son premier long métrage en 1973), veut dire au chauffeur de ralentir, mais un salon de quelques mètres nous sépare de lui et j'en suis bien content car il se fait tard. Mes questions plaisent à l'auteur de **Platoon**: elles parlent à peine du Vietnam, abordent des sujets auxquels il n'a pas eu l'occasion de toucher (l'absence de rôles importants chez les femmes dans ses films, sa facilité de communication dans la langue de Molière...) On ne change rien. C'est très bien comme ça.

Dans les coulisses de la Place des Arts, Oliver Stone cherche une salle de bains, on la lui indique, on l'attend à la porte, il est prêt. Entre-temps, les responsables festivaliers s'impatientent et, après avoir signalé leur mauvaise humeur de manière variée, me poussent vers le micro. Après mon petit laïus de présentation, la plaque d'honneur remise par Serge Losique, les grands saluts de la main, genre Kennedy, on s'installe sur les deux fauteuils face au public. On m'avait prévenu que Stone a l'habitude de répondre par de longs paragraphes-monologues, mais au bout de dix minutes, je me vois à bout de questions, car c'est le contraire qui se produit: son rhume (réprimé) aidant, ses réponses se font de plus en plus courtes. Comme il semble allègre dans ses interventions, je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison pour ne pas me laisser aller moi aussi et que les questions se transforment en une simple conversation entre deux amis. Après tout, quelques jours plus tôt, sur cette même scène,



Marco Ferreri et moi nous étions vite transformés en deux clowns, hilares et détendus, et tout s'était parfaitement bien passé.

Alors, on a parlé et parlé... Il a parlé de sa mère française, et je lui ai dit que puisqu'il parlait français et que les sujets controversés lui plaisaient tellement, il était le bienvenu pour venir tourner quelque chose au Québec. Mais le temps pressait à nouveau. Le bouquet de fleurs censé clore cette partie de la soirée devait se faner dans les coulisses et quelque 150 journalistes, toutes dents dehors, attendaient de l'autre côté de la rue. Donc, on se lève, remerciements, saluts émus, etc.

On m'avait prié de le prendre pratiquement par la main pour lui faire traverser la rue Sainte-Catherine. Mais on n'en était pas encore là: Oliver Stone veut rester debout dans l'obscurité à l'arrière du théâtre pour voir comment est projeté **Born on the Fourth of July**. Sa cour (dont je fais provisoirement partie) s'immobilise avec lui, le guettant du regard. Nous sommes donc là, douze personnes attendant qu'une treizième, experte, vérifie, la tête parfois penchée sur le côté, que tout fonctionne bien. Moment unique, inoubliable: l'artiste regarde, une millième fois, son oeuvre. Et tout le monde se tait. Et tout le monde attend.

"Let's go." Le groupe s'ébranle. Oliver Stone ne sait pas où on l'entraîne. Je lui explique une troisième fois. "I trust you blindly, Maurice..." Il n'a pas le choix. On ouvre la marche, nous deux devant, les autres, les fleurs, la plaque d'honneur, derrière. La salle des conférences de presse est pleine à craquer, il y fait chaud et je sens que Stone ne supportera pas longtemps le flot des questions. Pas du tout. Il semble très à l'aise, malgré certaines interventions incompréhensibles. Lorsque tout est fini, il est huit heures et demie. En me quittant, Oliver Stone me demande si je les accompagne au restaurant. Ce n'est pas au programme. On se quitte donc près de l'ascenseur. «Come to New York...» Pardon? Comment? Quoi? Porte de l'ascenseur. Rideau.

Maurice Elia